

Homélie pour le 2^e dimanche de l'Avent C

Les nouvelles qui nous parviennent du monde n'ont pas de quoi nous rassurer : guerre en Ukraine et au Moyen Orient, crise politique en France et en Allemagne, incertitude concernant les orientations politiques des Etats Unis... et on pourrait allonger la liste. L'avenir est menaçant.

C'est dans ce contexte que la Parole de Dieu aujourd'hui fait retentir son invitation à la **joie**. Invitation complètement décalée, utopique, à contretemps ? Mais elle était déjà décalée au temps du prophète Baruc. Il appelait Jérusalem à quitter sa robe de tristesse, alors que ses compatriotes étaient en exil, que Dieu semblait avoir abandonné son peuple. Son invitation ne repose pas sur une analyse de la situation, sur une évaluation du possible en fonction des forces en présence. Elle repose sur une vision : celle des enfants d'Israël rassemblés du levant au couchant par la Parole de Dieu et revenant sur leur terre. Elle suscite une espérance fondée non pas sur un optimisme de commande, un déni de la réalité, mais sur la conviction que Dieu est fidèle à sa promesse.

Le psaume 125 fait écho à ce message en invitant lui aussi à la joie. Joie des captifs qui retrouvent la liberté et leur pays, qui chantent les merveilles réalisées par Dieu : « ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans la joie. » Dieu opère de l'inattendu, de l'imprévisible, de l'inespéré.

Dans l'évangile aussi, le message de Jean-Baptiste est en décalage avec le contexte. Quoi de commun entre ceux qui sont au pouvoir à l'époque et que Luc mentionne de manière très précise et ce Jean, perdu, ignoré dans son désert, loin de ceux qui ont pouvoir de décision. Mais sa parole va porter, se frayer un chemin, produire du fruit, parce que c'est la Parole de Dieu. En la situant par rapport aux grands de ce monde, Luc suggère qu'elle a une valeur universelle et qu'elle fait ce qu'elle dit : « tout être vivant verra le salut de Dieu. » Ce n'est pas un optimisme béat, une façon de se boucher les yeux. C'est l'espérance qui troue la nuit.

Dans sa lettre aux Philippiens, Paul lui aussi, comme Baruc, exprime sa joie de les savoir en communion avec lui sur le chemin de l'évangile. Une joie teintée d'affection, de tendresse et d'action de grâce pour ce que le Seigneur a déjà réalisé en eux. Il les exhorte à progresser dans la pleine connaissance et la clairvoyance. Il emploie un mot qui résonne particulièrement aux oreilles des disciples de saint Ignace : discerner, discerner ce qui est important.

Comment répondons-nous à l'appel de Jean-Baptiste ? Comment discernons-nous ce qui est important ? C'est dans le désert qu'il a reçu son message, pas dans le temple. C'est dans le désert que nous aussi sommes appelés à recevoir la Parole. Jésus nous invite à nous retirer dans notre chambre et à fermer la porte, à nous soustraire à l'agitation du monde, à rompre un moment avec le brouhaha médiatique, à nous arrêter, à fermer notre smartphone, à faire silence et à nous ouvrir à Dieu présent au plus secret de notre cœur. Quel ravin avons-nous à combler, quelle montagne à abaisser, quel chemin tortueux à redresser ? Il y a des déserts subis : celui qu'imposent des règles sanitaires, la maladie, l'échec, la mort d'êtres chers, et il y a des déserts choisis, les temps de solitude, de ressourcement que nous nous donnons pour nous mettre à l'écoute de la Parole. A nous de les mettre à profit, les uns comme les autres, pour en faire un d'accueil du Seigneur. A chacun, à chacune d'invoquer l'Esprit pour discerner ce qui est important et faire le pas que le Seigneur lui propose.